Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 5

Artikel: La philosophie selon Jeann Hersch : avoir un maître. Partie 3
Autor: Unger, Catherine / Hersch, Jeanne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828370

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La philosophie selon Jeanne Hersch (3)

Avoir un maître

Quelques semaines avant sa mort, en juin 2000, la grande philosophe genevoise Jeanne Hersch accordait à la TSR une série d'entretiens retraçant sa vie et sa carrière. En guise d'hommage à cette grande dame, nous les publions en cinq parties. Troisième thème abordé: avoir un maître ou Karl Jaspers.

Lorsque Jeanne Hersch est décédée, en juin 2000, la presse nationale et la presse internationale ont reconnu en elle une grande dame de la pensée. Née à Genève en 1910, dans un milieu d'intellectuels juifs laïcs, Jeanne Hersch est la première femme à occuper la chaire de philosophie à l'Université de Genève. En 1968, à la tête de la toute jeune section de philosophie de l'Unesco, elle publie un livre qui a un retentissement immense, *le Droit d'être un homme*. Ce livre aujourd'hui est traduit dans la plupart des langues.

Quelques semaines à peine avant sa mort, Jeanne Hersch a accueilli chez elle Catherine Unger, qui la rencontrait pour la Télévision suisse romande. Ses dernières paroles ont pris la dimension d'un véritable testament, que nous avons choisi de retranscrire dans les pages de *Générations*. Durant cinq numéros, nous vous offrons ainsi une plage de réflexion. Une leçon de philosophie... et de vie.

«L'éducation philosophique n'est pas un luxe social»

– Jeanne Hersch, aujourd'hui, je voudrais que nous abordions le rapport entre la philosophie et l'éducation. Lorsque qu'on regarde l'histoire de la philosophie, on a l'impression que cela a toujours été une préoccupation majeure des philosophes, dès l'Antiquité, de fonder des écoles et de former des gens à leur philosophie. Il en est ainsi de Platon, avec l'Académie, au IVe siècle avant J.-C., suivi d'Aristote, avec l'école dite péripatéticienne – c'est-à-dire une école où on déambule – et puis, beaucoup plus tard, au Moyen Age, saint Thomas et ce qu'on appelle la scolastique. Bref, les philosophes ont toujours partie liée avec l'éducation, parce qu'au fond, il faut former des gens, des citoyens, capables de ne pas se tromper et capables de discerner le bien du faux. Est-ce que cette préoccupation a, pour vous aussi, été centrale?

– Jeanne Hersch: Je crois qu'elle est centrale, nécessairement, quand on fait de la philosophie. Elle l'est parce que ce que l'on pense en philosophie dépend de ce que l'on est. Par conséquent, ça dépend de ce que l'on devient au fil de l'éducation. L'éducation philosophique est un devenir, et je dirais que c'est même un devenir particulièrement rapide. Quand on est saisi par la philosophie, on est bien saisi. On est bien attrapé, on est dedans, et on se met à travailler, et à écouter, et à lire, et à recevoir. C'est très important! Ce n'est pas une occupation gratuite, contrairement à ce que certains croient. L'éducation philosophique n'est pas du tout une espèce de luxe social par lequel certaines personnes se distinguent de la masse. Du tout! Elle est la condition pour devenir quelqu'un qui sait chercher le vrai.

– Vous-même, Jeanne Hersch, vous avez un parcours tout à fait particulier, puisque vous avez été et vous êtes un maître, mais vous avez eu préalablement un maître. Ce maître, j'aimerais que nous l'évoquions. Il s'agit du philosophe allemand Karl Jaspers.

– Ma rencontre avec Jaspers est un point capital de ma biographie, non pas de la sienne, mais de la mienne. Jaspers était déjà un professeur émérite quand je suis arrivée à Heidelberg, c'est-à-dire en 1929. J'avais 19 ans, j'étais étudiante en deuxième année à l'université. J'avais eu auparavant un cours d'histoire de la philosophie, mais c'était tout ce que je savais. Je ne savais encore vraiment pas par expérience ce que c'était que passer par une formation philosophique. Je savais ce que c'était que suivre un cours de philosophie, ce que c'était que commencer à comprendre la pensée de quelqu'un d'autre que soi. Je commençais à comprendre aussi ce que c'est qu'être sévère pour ce quelque chose qu'on entend, au point de chercher si c'est vrai ou si ce n'est pas vrai. Tout ça, oui, mais la sorte de formation qu'on reçoit de la philosophie dans son être propre, c'est-à-dire dans son propre devenir, je ne le savais pas du tout.

«Mon maître Jaspers, je ne l'ai pas cherché»

– Dans quelles circonstances avez-vous entendu parler de Jaspers, avant de le rencontrer?

– Et bien, je ne l'ai pas rencontré d'emblée. Cela s'est fait de manière tout à fait indirecte. A Heidelberg, quand j'y étais en tout cas, il y avait le restaurant des étudiants, qui s'appelait la Mensa. C'était un beau vieux bâtiment rouge foncé dans lequel les étudiants se rassemblaient pour prendre leurs repas, bien meilleur marché que dans les autres restaurants. Il fallait y faire la queue, parce qu'il y avait beaucoup de

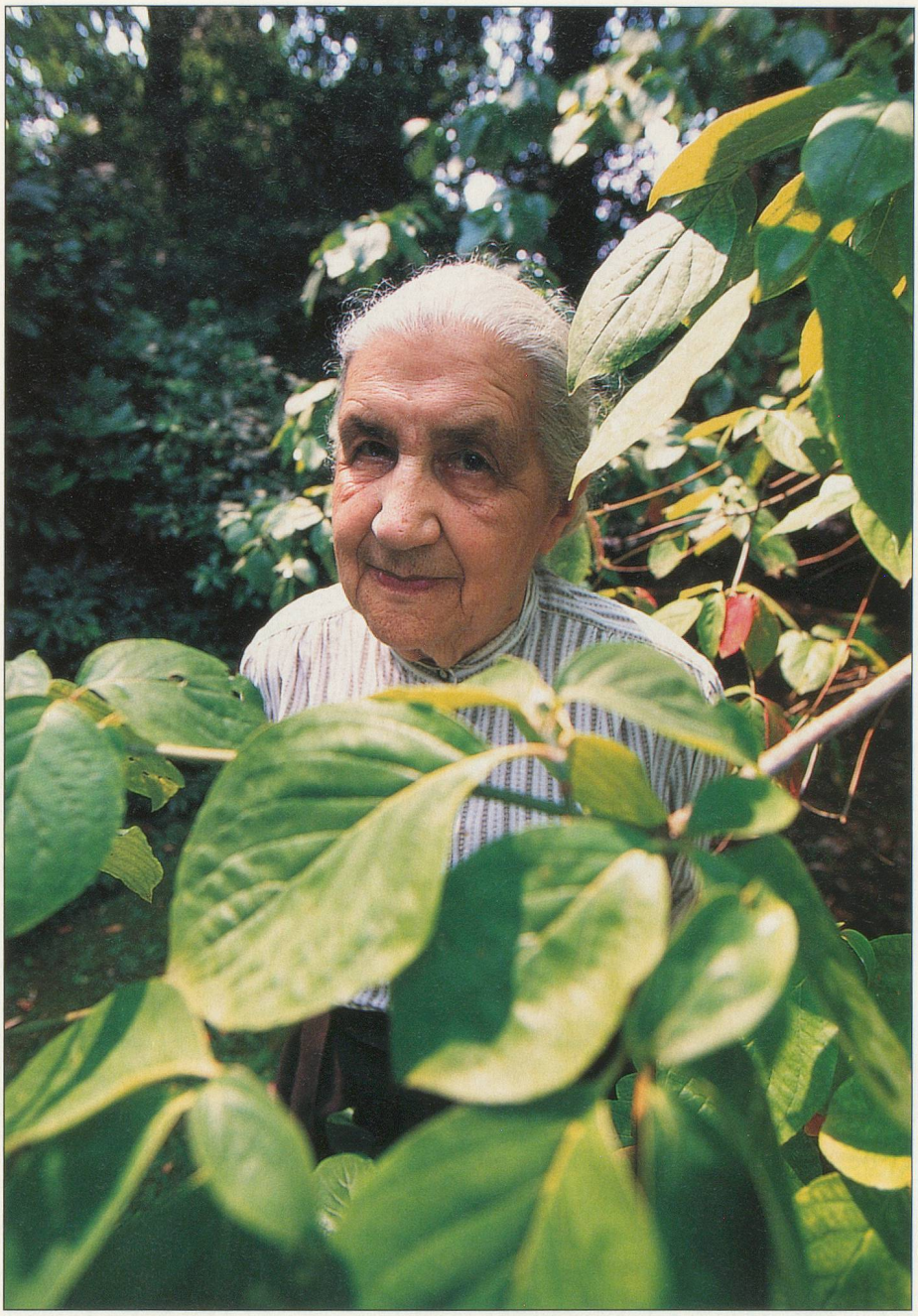


Photo Philippe Krauer

«Ma rencontre avec Jaspers est un point capital de ma biographie»

monde. Un jour, alors que j'attendais patiemment de pouvoir approcher pour me mettre en quête de nourriture, une étudiante qui se trouvait à ma hauteur m'a demandé d'où je venais, où j'allais, quelle langue je parlais, car elle entendait évidemment que je n'étais pas de langue allemande, ce qui l'intriguait. Puis elle s'est mise à me parler de ses études à elle. Elle avait entrepris d'étudier la philosophie sous la conduite de Jaspers. Je lui ai dit: «Jaspers... qu'est-ce que c'est?» Car pour moi c'était quelque chose, ce n'était pas quelqu'un! Je n'en avais aucune représentation. Elle m'a simplement répondu: «Vous savez, c'est bien. Allez-y une fois, ça vous intéressera.» La conversation s'est arrêtée là, mais je l'ai gardée en tête. Cette étudiante me disait qu'il y avait là un tel professeur. Or, je ne l'avais pas cherché, ce qui m'inspirait plutôt confiance. Si j'avais cherché, j'aurais pu me tromper. C'est le hasard qui avait fait les choses, cela pouvait donc se révéler précieux. Je me suis renseignée pour savoir quand Jaspers avait ce qu'on appelait là-bas la «Sprechstunde», c'est-à-dire l'heure de réception des étudiants. Elle avait justement lieu cet après-midi-là. Plutôt impatiente, j'ai décidé de m'y rendre, dans le but de lui communiquer mon intérêt pour ses cours, et pour qu'il me dise s'il valait la peine à ses yeux que je m'embarque dans sa philosophie. Il faut bien comprendre qu'à ce moment-là, je ne savais rien de Jaspers! Je me suis donc acheminée vers la «Sprechstunde», je suis entrée. Il y avait là déjà beaucoup d'étudiants. Quand mon tour est venu, Jaspers m'a fait entrer dans son cabinet de réception et là il m'a dit: «Qu'est-ce que je peux faire pour vous?» Je lui ai répondu: «Voilà, Monsieur, j'arrive de Genève, je suis de langue française, donc je ne sais pas l'allemand, surtout pas un allemand philosophique. Vraiment, j'ai tout à apprendre. Je crois que je ne suis pas encore capable de suivre vos cours. Néanmoins, ça m'intéresserait d'essayer. Qu'est-ce que vous en pensez?»

– Et que vous a-t-il répondu?

– Il m'a regardée d'un air légèrement apitoyé, et il m'a dit: «Vous savez, je crois que c'est un peu tôt. Il faut rester quelque temps dans ce pays, apprendre la langue, essayer de lire un peu mes livres, essayer de comprendre quelque chose. Si ça va, vous reviendrez ici et je vous admettrai au séminaire. Mais je crois que votre tentative est prématurée. D'ailleurs, depuis quand est-ce que vous avez entendu parler de moi?» Je lui ai répondu: «Aujourd'hui!» Alors il m'a dit: «Voyez-vous, il vaut mieux attendre.» Docilement j'ai lâché ces mots: «Très bien, au revoir monsieur.» Et j'ai pris, de mon pas le plus triste, la direction de la porte. A ce moment, je crois que c'est ma démarche qui l'a impressionné. Quand il m'a vue penchée comme ça, il m'a rappelée, et il m'a dit: «Ecoutez, si vraiment vous avez

envie d'essayer, moi je trouve que c'est prématuré, mais ça ne nuira à personne. Alors, si vous voulez, venez, et on verra ce qui en résultera.» J'ai adopté alors une tout autre démarche et je suis sortie. Cela a été le commencement de mon travail avec Jaspers.

– Jaspers a une très belle formule. Il dit: «Pour que la philosophie puisse continuer à vivre, elle a besoin du consentement de l'élève. Cela n'implique pas, ajoute-t-il, que l'élève doive penser la même chose que le maître, mais il faut qu'il commence par consentir au mode de pensée du maître.» Au fond c'est ça qu'il avait compris, que vous consentiez?
– Vous avez tout à fait raison. Il a compris qu'il y avait chez moi une ouverture. Comme il n'était pas superstitieux, il s'est dit: «Qu'est-ce que je risque, qu'est-ce que je peux craindre? Elle va probablement venir et elle verra bien si elle comprend.» Et c'est ainsi que tout a débuté.

«J'ai entendu quelque chose qui sonne vrai chez Jaspers»

– Le consentement de l'élève par rapport au maître... en quoi consiste-t-il plus exactement?
– Ce consentement de l'élève par rapport au maître, c'est un consentement d'écoute. C'est le consentement de laisser pénétrer en soi et d'essayer la pensée du maître. Je tiens beaucoup à cette expression: essayer la pensée du maître. Cela veut dire non pas qu'on la met à l'épreuve, non pas qu'on la jugera mieux, mais qu'on lui fait rendre dans l'acte, en quelque sorte, l'efficacité qu'elle peut avoir sur un esprit. Est ce qu'on veut lui donner cette efficacité, ou est-ce qu'on ne veut pas la lui donner? Et si on veut la lui donner, pourquoi? Est-ce que c'est pour la vérité? Et bien, d'une certaine manière, oui. Vous savez, il ne faut pas croire que quand on arrive chez un Jaspers, par exemple, on a tout à coup devant soi l'incarnation de la philosophie, et que l'on n'étudiera plus que Jaspers jusqu'à la fin de sa vie. Ce n'est pas du tout ça. Mais on entend quelque chose qui sonne vrai en vous, qui est fécond en vous.

Photo Michel Sarti / TSR

«Consentir, c'est laisser pénétrer en soi la pensée du maître»

– Vous avez écrit à propos de Jaspers: «Il jetait de la lumière dans les profondeurs de ce qui, me semble-t-il, aurait pu être pensé par moi, sans lui.»
– C'est quelque chose d'extrêmement important à mon avis. C'est là qu'on se libère de toute espèce de catéchisme, de répétition. On ne répète pas ce que le maître a dit, simplement on laisse ce que le maître a dit répandre toute son efficacité en soi. C'est comme la croissance de quelque chose qui germe du sol... quelque chose qui n'a jamais été là, et qui commence à être là, et qui, sans cela, n'aurait pas été. Alors, ce quelque chose de créateur dans l'échange de la parole, je l'ai eu là, quand j'ai entendu les cours de Jaspers, à répétition, car j'en avais presque tous les jours. Et je m'en suis nourrie.

– Venons-en à Jaspers lui-même. C'est un personnage tout à fait extraordinaire. Il est quasiment donné pour mort à l'âge de vingt ans, et il vit jusqu'à 86 ans en s'imposant une discipline absolument rigoureuse. On lui doit même une célèbre formule: «Il faut être malade pour devenir vieux.»
– Le voir vivre, c'était quelque chose d'extraordinaire. Jaspers était très grand. C'était un très très long corps, et il devait beaucoup rester étendu. Alors il pensait, il réfléchissait beaucoup, couché sur un divan. C'était pour ainsi dire sa pose de travail. Et puis il avait parfois ce mouvement de la main resté célèbre parmi ses étu-

diants: les trois grands doigts étendus et les deux autres repliés. Cette main de Jaspers, c'est une main pensante. Il a toute sa vie eu une très mauvaise santé, ce qui ne l'a pas empêché de devenir très vieux, comme si la philosophie elle-même le maintenait en vie, voyez-vous. Il y avait chez lui une source de vie et d'invention authentique dans la recherche de la vérité philosophique. Jaspers savait qu'en philosophie, il ne trouvait pas quelque chose qu'il eût le droit d'imposer à ses élèves comme vrai.

– C'était donc une formation de type maïeutique...
– Ça, c'est la science. Notez que Jaspers a commencé par faire des études de médecine. Au départ, il est médecin et psychiatre, donc habitué à la science rigoureuse, ce qui d'ailleurs a été par la suite extrêmement fécond pour son œuvre. Il a écrit un ouvrage psychiatrique qui fait entrer dans la psychiatrie scientifique tout ce côté philosophique sans lequel elle ne se serait jamais développée de cette manière.

«Sa philosophie reposait sur la notion d'existence»

– La destinée de Jaspers est tout à fait particulière. En 1921, il obtient la chaire de philosophie à Heidelberg, mais en 1937, il se voit retirer le droit d'enseigner parce que sa femme est juive. Et il ne récupérera la chaire de philosophie qu'en 1945.
– C'est tout à fait vrai. Mais le fait que sa femme soit juive n'était pas la seule raison. Jaspers lui-même n'a pas bougé d'un cheveu lorsque le national-socialisme s'est répandu sur l'université allemande. Il est resté le même Jaspers, avec la même pensée indépendante, avec le même jugement libéral. Il était plus qu'incorruptible; il était impénétrable à ce genre de chose. Sa philosophie reposait avant tout sur la notion d'existence. Et l'existence, pour Jaspers, c'est la capacité de vivre authentiquement à partir de sa propre profondeur. Or, la philosophie a cette fin, elle sert à cela. Lorsqu'on fait des études de philosophie, ce n'est pas pour connaître de nouvelles lois physiques, ce n'est pas pour être plus calé en chimie ou en biologie, mais c'est avant tout pour comprendre ce que c'est que la vérité, où est la vérité, comment elle se révèle, de quelle manière elle s'impose, et surtout, surtout, de quelle manière on lui reste fidèle, quoi qu'il se passe dans le monde historique qui vous entoure. Par conséquent, le point de résistance au nazisme était en quelque sorte inscrit en tête de la philosophie comme telle.

«Avoir un maître, c'est le début de la liberté»

– Vous avez publié l'un de vos tout premiers ouvrages, en vérité une œuvre de traduction, qui était une traduction de Jaspers, de son ouvrage *Die Schuldfrage*, sur le problème de la culpabilité. Vous vous jetez en quelque sorte sur cet ouvrage pour le donner à lire en français...
– A partir de là, j'ai d'ailleurs traduit en français plusieurs ouvrages très importants de Jaspers. J'ai toujours eu un très grand bonheur à le faire. Quand vous traduisez Jaspers, vous êtes dans le cœur de sa pensée et dans le cœur de sa vérité.

– Si vous deviez ne garder qu'un souvenir, qu'une image de Jaspers, ou qu'une leçon de ce qu'il vous a enseigné, qu'est-ce que vous souhaiteriez transmettre?
– Il est difficile de répondre à cela, parce qu'il faudrait éliminer un tas de choses, et je ne le pourrais pas. Il faudrait retenir la sorte de présence que Jaspers avait. Sa notion philosophique centrale, c'est la philosophie de l'existence. Or, le mot *existence*, de par son étymologie, révèle déjà à quel point cela coule de source. Cela coule de source par la vérité, par la fidélité, par la cohésion. C'est cela même qui fait la philosophie. Il n'y a pas de philosophie qu'on puisse compresser et dont on tire la vérité qu'on communiquerait aux étudiants. Il y a la philosophie de Jaspers, qui est une philosophie véritable dans laquelle on apprend en même temps des choses vraies et en même temps ce que c'est que le vrai, c'est-à-dire ce qui, en nous, répond au vrai.

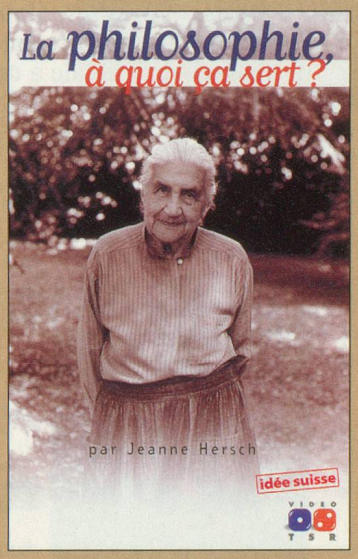
– Avoir un maître, d'une certaine façon, c'est le début de la liberté...
– Voilà. C'est le début de la liberté. Parce que c'est non pas seulement devenir libre, mais c'est acquérir cette liberté comme un bien qui élève l'objet même de cet enseignement. Je n'ai jamais eu l'impression d'une pareille coïncidence chez quelqu'un entre ce qui était enseigné et le dressage de cet enseignement, si je puis dire. Chez Jaspers, vous deveniez plus vrai.

– Quand on demandait à votre maître: «Que faites-vous maintenant?», il répondait: «Je travaille, autrement je ne fais rien.»
– C'est tout à fait lui.

– Et c'est vous aussi?
– Oh non! Il a beaucoup plus travaillé que moi. Beaucoup plus! Il a écrit de gros livres. Vous savez qu'il était médecin, psychiatre, philosophe... Non, il n'y pas de comparaison. Moi je n'aurais jamais osé répondre. «Je travaille, autrement je ne fais rien.» Jamais!

Entretien: Catherine Unger
(Adaptation: Catherine Prélaz)

Le mois prochain: Etre un maître



La philosophie, à quoi ça sert? est disponible en cassette vidéo auprès de la boutique TSR, case postale, 1260 Nyon. Tél. 0848 828 818. Fax 022/994 58 59.